



## la chanson pour Sonny

Tous les matins, je passe par l'avenue Brunet, presque machinalement, pour rejoindre le lycée. Hier j'ai pris une rue parallèle, pour changer et ne pas attraper des manières de vieux avant l'âge. La rue Jousse, que j'ai empruntée, est par contre beaucoup plus commerçante, et c'est peut-être pour cette raison que j'ai fait cette rencontre. A la hauteur du numéro 15, un homme était allongé au sol sur un matelas de cartons. Seul le bonnet qu'il portait sur la tête apparaissait vraiment, le bas du visage étant dissimulé sous une couverture élimée. Un duvet, qui avait sans doute été bleu sous un autre ciel, protégeait ses jambes. Je n'ai pas osé le dévisager, trouvant déjà que j'en avais trop fait. Un type qui dort dans la rue, ça me pince toujours un peu le cœur, car on ne sait jamais ce qu'il y a derrière cet abandon de soi à la vue des autres. J'ai donc filé, avalé mes trois heures de cours du vendredi, avant d'aller au parc Jean Bouin, rejoindre mes amis du club d'aviron.

Le vendredi, c'est la grosse séance et la Loire tremble sous les ponts de Tours quand notre huit est mis à l'eau. On prépare la finale du championnat de France qui aura lieu à Vichy, comme souvent. Avant je connaissais le nom de cette ville à cause de la Seconde Guerre mondiale lorsqu'elle était devenue le siège de la Collaboration, mais depuis quelques années c'est le bassin où viennent se mesurer les meilleures embarcations du monde. J'en suis reparti deux fois avec une médaille mais jamais la bonne. Cette fois, l'entraîneur veut de l'or, quitte à ce qu'on y laisse nos bras et nos poumons. Chercheur d'or sur les rives du fleuve Yukon, ça devait être encore plus dur, mais nous, on transpire pour pas un rond, juste une breloque. Rien à voir avec la ruée vers les gisements aurifères du Klondike, où même Chaplin y est allé de son film. Les seuls dialogues du nôtre, ce sont ceux de Germain, un musclé coiffé d'un catogan ridicule pour son âge.

— Je veux pas de mauviettes sur ce bateau. Que ceux qui n'en ont pas lèvent le doigt.

Evidemment, personne n'ose répondre ou tenter le moindre geste. On ne répond pas à un gars qui a fait quatrième aux Jeux olympiques sans se doper.

— Si y en a qui ont de la gueule et qui trouvent ça trop dur, qu'ils viennent le dire en face !

Devant tant de conviction, on envoie du lourd avec des cadences à se faire exploser les biceps, les ampoules dans les mains se forment au rythme des coups de pelle pendant que Germain, juché sur un canot à moteur, au porte-voix donne le tempo. Ses mots s'en vont vers la cime des arbres, souvent saules pleureurs qui larmoient à notre place. Les jours de grand vent, la Loire est redoutable et il faut réviser son vocabulaire sur la souffrance et la douleur. Ce vendredi, le soleil était de la partie, ce fut un moindre mal.

Au retour, je suis repassé par la rue Jousse, curieux de savoir si le gisant du matin dormait encore. Il était là, assis cette fois, son paquetage rangé près de lui, une écuelle métallique posée à ses pieds. Des passants avaient déposé quelques pièces. L'homme ne levait presque pas les yeux, se contentant de fredonner comme un refrain :

— La bonté en ce monde de misère peut vous rendre meilleur. Oui, vous rendre meilleur.

[...]